

Rétrospective Tracey Emin

Autor(en): **Canosa, Christian / Emin, Tracey**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[97] (2009)**

Heft 1529

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-283265>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Rétrospective Tracey Emin

Connue et reconnue pour son art autobiographique intime et sans concession, l'artiste britannique Tracey Emin est exposée au Kunstmuseum de Berne jusqu'au 21 juin. Cette rétrospective présente vingt ans de créations qui utilisent de multiples médiums tels que peinture, dessin, gravure, couture, écriture, photographie, film et vidéo.

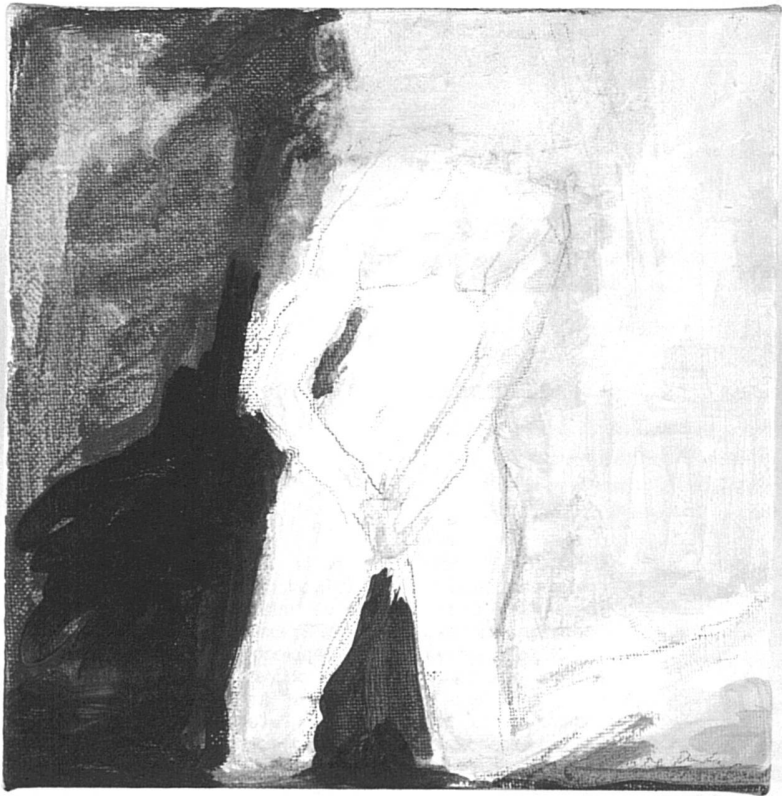
Christian Canosa



Tracey Emin

Le visiteur – ou la visiteuse – est d'emblée projeté.e dans une oeuvre provocatrice et sans complaisance, autant par les thèmes abordés – sexualité compulsive, abus d'alcool, tourments intérieurs, avortements – que par la mise à nu du corps et de l'âme de l'artiste. Pourtant, le dialogue s'installe avec le public, sensibilisé par ses talents de conteuse et par la sincérité et l'humour que Tracey Emin insuffle au côté sombre et trash de sa vie et de ses créations, toutes deux intimement liées. Outre les installations vidéo et autre objets réalisés par l'artiste, le Kunstmuseum expose des peintures, des dessins, des slogans cousus sur des couvertures – détournant ainsi cette tâche traditionnellement réservée aux femmes – et des monotypes (1). A l'instar des peintures et dessins, ces monotypes s'inspirent ouvertement d'Edward Munch, d'Egon Schiele et de Paul Klee qu'elle admire et dont elle se réapproprie certaines oeuvres, tel *Le cri* de Munch.

Très présente dans son oeuvre, Tracey Emin explore sa relation avec la maternité, laquelle elle a renoncé, et à ses avortements – la série *Abortion: how it feels* – dont le second fut très brutal. En 1999, à la suite de cet événement traumatisant, elle jeta tous ses travaux, principalement des peintures et des gravures. *Conversation with My Mum* est un dialogue filmé entre Tracey et sa mère retransmis sur un petit moniteur que deux visiteurs peuvent écouter, assis sur des chaises d'enfants. On y voit sa mère expliquant à Tracey avoir fait le bon choix en décidant de ne pas avoir d'enfants et d'avoir ainsi pu se consacrer à son art, et elle ajoute avec regret avoir dû, elle-même, renoncer à une carrière de danseuse à cause de sa maternité. De façon tragi-comique, le film met en lumière le malaise ressenti par l'artiste.



In the Dark

Repères biographiques

1963, Naissance à Londres de Tracey et de son frère jumeau Paul.

1965, La famille s'installe à Margate où les parents rachètent l'Hôtel International. La mère est anglaise et le père d'origine chypriote turque.

1978, Agée de 13 ans, Tracey est victime d'un viol.

1989, Master of Fine Arts (peinture) au Royal College of Art à Londres

1990, Révélée parmi les Young British Artists, elle se fait connaître par ses premières expositions de photos personnelles à la White Cube Gallery

1995, *Everyone I Have Ever Slept With 1963-1995*, considérée comme l'une de ses œuvres les plus célèbres. Sur une toile elle a cousu les noms de toutes les personnes avec lesquelles elle a partagé son lit: tous ses amants, les membres de sa famille avec lesquels elle a dormi enfant, ses deux enfants avortés. L'œuvre fut détruite dans l'incendie d'un dépôt en 2004.

1995, Ouverture du Tracey Emin Museum, à Londres et réalisation de son premier film *Why I never became a dancer*. Le musée dut fermer à cause de la trop grande affluence.

1999, Nominée pour le Prix Turner, elle expose à la même époque *My Bed*, œuvre qui fit scandale. Il s'agit de son lit aux draps défaits et maculés, entouré de préservatifs usagés, de paquets de cigarettes et de slips tachés de sang. Elle venait d'y passer plusieurs jours, déprimée et pensant au suicide.

2007, Elle représente la Grande-Bretagne à la Biennale de Venise. Elle y expose des peintures sur toile de grand format représentant ses jambes et son vagin et une série d'aquarelles. La même année, elle est nommée Académicienne par la Royal Academy of Arts.

2008, Rétrospective de son œuvre au Scottish National Gallery of Modern Art à Edimbourg, qui a attiré plus de 40 000 spectateurs.

A travers cet art de la confession, Tracey Emin réalise une œuvre très riche qui, au-delà de son caractère d'immédiateté, explore les différentes phases de son existence – l'enfance, l'adolescence et l'âge adulte – et les sensations et sentiments qu'elles provoquent. Elle évoque ainsi sa ville natale, Margate, petite station balnéaire au sud de l'Angleterre, au moyen d'un court-métrage filmé en Super 8. Des images de travellings de la ville aux couleurs saturées et au grain *seventies* accompagnent la voix-off de Tracey. Elle parle de ses premières relations sexuelles et raconte qu'à l'occasion d'un concours de danse, ses anciens amants se mirent en choeur à crier « salope » pendant qu'elle dansait. Le film, intitulé *Why I never became a dancer* se termine par un plan de l'artiste trentenaire, fixant la caméra tout sourire et dansant sur un tube de l'époque. Comme une revanche sur cet épisode douloureux et sur sa ville natale qu'elle s'empressa de quitter pour aller étudier à Londres.

(1) L'une des techniques préférées de l'artiste. Il s'agit d'une sérigraphie de type particulier et rudimentaire, où un seul exemplaire de l'image est imprimé sur une plaque de verre.

